



Les enfants qui ont perdu des membres Ã Gaza

Description

Plus d'un millier d'enfants blessés pendant la guerre sont aujourd'hui amputés. Quel est leur avenir ?

Par Eliza Griswold, le 21 mars 2024



Gazal Bakr dans le couloir du complexe d'appartements de Doha où elle vit actuellement. Photographies de Samar Abu Elouf pour *The New Yorker*

Juste à côté de l'autoroute bordée d'acacias qui mène à Doha, la capitale du Qatar, se trouve un complexe d'appartements de trois étages, blanchi à la chaux, construit pour accueillir les visiteurs de la Coupe du monde de football de 2022. Jusqu'à récemment, ce complexe était inoccupé. Pourtant, au cours des derniers mois, dans le cadre d'un accord conclu par le Qatar avec Israël, le Hamas et l'Égypte pour évacuer jusqu'à 1 500 blessés de Gaza ayant un besoin urgent de soins médicaux, il a commencé à se remplir. Les nouveaux résidents sont huit cent quinze évacués médicaux de la guerre en cours, ainsi que cinq cent quarante-deux membres de leur famille. La plupart sont des femmes et des enfants.

Un après-midi de février, un groupe turbulent d'une trentaine d'enfants a fait la course autour d'un grand terrain de gazon artificiel. Certains faisaient du vélo ou de la trottinette. L'un

dâ??eux portait un jeu de clubs de golf Â« PAW Patrol Â». Les plus petits poussaient les plus grands dans des fauteuils roulants Â des vitesses inquiÃ©tantes, sâ??Ã©crasant sur les chaises vertes et brunes en forme de pouf qui parsemaient le terrain artificiel. Il manque des membres Â beaucoup dâ??entre eux. Alors que les garÃ§ons commenÃ§aient Â se disputer avec les filles pour savoir qui avait le plus dâ??espace pour jouer, des ouvriers ont traÃ©nÃ© ce qui ressemblait Â un arc-en-ciel dÃ©gonflÃ© sur la place. Une clameur sâ??Ã©lÃ©ve. Le divertissement de lâ??aprÃ©s-midi Ã©tait arrivÃ© : un toboggan gonflable, ainsi que des chariots de nourriture remplis de crÃ©me glacÃ©e, de chocolat chaud, de pop-corn, de barbe Â papa et de falafels.

Parmi les enfants se trouvait Gazal Bakr, une fillette de quatre ans qui portait un survÃ©tement Adidas marron, dont la jambe gauche Ã©tait rentrÃ©e dans un strap Ã©lastique. Elle sautille furieusement sur sa jambe droite. Bien que le nom de Gazal signifie Â« parler gentiment Â» ou Â« flirter Â» en arabe, elle Ã©tait dâ??une franchise implacable. Â« Je ne tâ??aime pas Â», crie-t-elle en passant devant le fauteuil roulant de sa voisine de 18 ans, Dina Shahaiber, qui est amputÃ©e de la jambe gauche au niveau du genou. Gazal, qui venait de se rÃ©veiller dâ??une sieste, ne sâ??intÃ©ressait guÃ©re Â la crÃ©me glacÃ©e. Au lieu de cela, elle voulait faire ce quâ??elle faisait la plupart des aprÃ©s-midi : jouer au football en frappant le ballon du pied droit et en sautant aprÃ©s lui. Â« ArrÃ©tez de parler ! Â», dÃ©clare-t-elle aux bÃ©nÃ©voles bien intentionnÃ©s qui sâ??affairent autour dâ??elle. Â« Vous me faites mal Â la tÃ©te ! Â»

Gazal a Ã©tÃ© blessÃ©e le 10 novembre lorsque, alors que sa famille fuyait lâ??hÃ´pital Al-Shifa de Gaza, un Ã©clat dâ??obus a transpercÃ© son mollet gauche. Pour arrÃ©ter lâ??hÃ©morragie, un mÃ©decin, qui nâ??avait pas accÃ©s Â un antiseptique ou Â une anesthÃ©sie, a chauffÃ© la lame dâ??un couteau de cuisine et a cautÃ©risÃ© la plaie. Quelques jours plus tard, lâ??entaille sâ??est mise Â couler avec du pus et Â sentir mauvais. Â la mi-dÃ©cembre, lorsque la famille de Gazal est arrivÃ©e au [centre mÃ©dical Nasser](#), qui Ã©tait alors le plus grand centre de soins de Gaza, la gangrÃ©ne sâ??Ã©tait installÃ©e, nÃ©cessitant lâ??amputation de la hanche. Le 17 dÃ©cembre, un projectile sâ??est abattu sur le service pÃ©diatrique de Nasser. Gazal et sa mÃ©re lâ??ont vu exploser dans leur chambre, dÃ©capitant le compagnon de chambre de Gazal, ÂgeÃ© de douze ans, et provoquant lâ??effondrement du plafond. (Plusieurs rapports de presse ont dÃ©crit lâ??Ã©vÃ©nement comme une attaque israÃ©lienne. Lâ??I.D.F. a affirmÃ© que lâ??incident aurait pu Ã©tre causÃ© par un mortier du Hamas ou par les restes dâ??une fusÃ©e Ã©clairante israÃ©lienne). Gazal et sa mÃ©re ont rÃ©ussi Â sortir des dÃ©combres en rampant. Le lendemain, leurs noms ont Ã©tÃ© ajoutÃ©s Â la liste des personnes Ã©vacuÃ©es qui pouvaient passer la frontiÃ©re Ã©gyptienne et sâ??envoler ensuite pour le Qatar afin dâ??y recevoir un traitement mÃ©dical. La mÃ©re de Gazal Ã©tait enceinte de neuf mois ; elle a donnÃ© naissance Â une petite fille pendant quâ??elle attendait lâ??avion pour Doha.

Lâ??UNICEF estime quâ??un millier dâ??enfants de Gaza ont Ã©tÃ© amputÃ©s depuis le dÃ©but du conflit en octobre. Â« Il sâ??agit de la plus grande cohorte dâ??enfants amputÃ©s de lâ??histoire Â», mÃ©a rÃ©cemment confiÃ© Ghassan Abu-Sittah, chirurgien plasticien et reconstructeur londonien spÃ©cialisÃ© dans les traumatismes pÃ©diatriques. Je lâ??ai rencontrÃ© dans la salle dâ??attente de sa clinique de chirurgie plastique sur *Harley Street*, Â Londres, et nous avons marchÃ© jusquâ??Ã© un pub voisin pour boire un verre dâ??eau. Abu-Sittah, un Palestinien britannique de cinquante-quatre ans au visage anguleux et aux yeux tendres et enfoncÃ©s, traite depuis trente ans les enfants survivants de la guerre en Irak, au YÃ©men, en Syrie et ailleurs.



Gazal sur le terrain de jeu du complexe résidentiel.

Abu-Sittah est l'auteur de « *The War Injured Child* », le premier manuel médical sur le sujet, qui a été publié en mai dernier. En octobre et novembre, il a passé quarante-trois jours à Gaza, où il a pratiqué des interventions chirurgicales d'urgence avec *Médecins sans frontières*. Il a fait la navette entre deux hôpitaux : Al-Shifa et Al-Ahli, également connu sous le nom d'hôpital baptiste. Le nombre de victimes était si élevé que, pendant certaines périodes intenses, il n'a pas quitté la salle d'opération pendant trois jours. « On se serait cru dans un film de la guerre de Sécession », raconte-t-il.

À Gaza, Abu-Sittah pratiquait jusqu'à six amputations par jour. « Parfois, il n'y a pas d'autre option médicale », explique-t-il. « Les Israéliens avaient encerclé la banque de sang, si bien que nous ne pouvions pas faire de transfusions. Si un membre saignait abondamment, nous devions l'amputer ». La pénurie de fournitures médicales de base, due aux blocus, a également contribué au nombre d'amputations. Faute de pouvoir irriguer immédiatement une plaie dans une salle d'opération, l'infection et la gangrène s'installent souvent. « Chaque blessure de guerre est considérée comme sale », m'a dit Karin Huster, une infirmière qui dirige des équipes médicales à Gaza pour *Médecins sans frontières*. « Cela signifie que beaucoup d'entre elles obtiennent un ticket pour la salle d'opération. »

Pour marquer la gravité de ces procédures et faire leur deuil, Abu-Sittah et d'autres membres du personnel médical ont placé les membres coupés des enfants dans de petites boîtes en carton. Ils étiquettent les boîtes avec du ruban adhésif, sur lequel ils inscrivent un nom et une partie du corps, et les enterrent. Au pub, il m'a montré une photo qu'il avait prise de l'une de ces boîtes, sur laquelle on pouvait lire « Salahadin, Pied ». Certains enfants blessés étaient trop jeunes pour connaître leur propre nom, a-t-il ajouté, racontant l'histoire d'un amputé qui avait été retiré des décombres, seul survivant d'une attaque.

Le nombre d'enfants amputés a des conséquences à long terme, m'a dit Abu-Sittah, en énumérant ses préoccupations. Les forces israéliennes ont détruit le seul centre de fabrication de prothèses et de rééducation de Gaza, l'hôpital Hamad, inauguré en 2019 et financé par le Qatar. Le principal fabricant de prothèses pour enfants, la société allemande *Ottobock*, s'efforce de fournir les composants nécessaires aux enfants jusqu'à l'âge de seize ans, et des donateurs sont en place pour financer le projet par l'intermédiaire de sa fondation. La fourniture de prothèses n'est toutefois qu'une première étape. « Les enfants amputés ont besoin de soins médicaux tous les six mois, au fur et à mesure de leur croissance », explique M. Abu-Sittah. Comme les os poussent plus vite que les tissus mous et que les nerfs sectionnés se rattachent souvent douloureusement à la peau, les enfants amputés ont besoin d'interventions chirurgicales continues. D'après son expérience, chaque membre nécessite huit à douze opérations supplémentaires. Pour suivre cette cohorte, Abu-Sittah consulte le *Centre for Blast Injury Studies* de l'Imperial College London et le *Global Health Institute* de l'Université américaine de Beyrouth ; leur objectif est de créer une base de données de dossiers médicaux partagée sur un *cloud* qui puisse suivre ces enfants où qu'ils aillent. Pour le reste de leur vie, ces amputés auront besoin de réponses concernant leurs antécédents médicaux. Abu-Sittah sait comment cela fonctionne : pendant des années, en tant que chirurgien traumatologue pédiatrique, il a reçu des appels de ses anciens patients.

M. Abu-Sittah, qui s'est récemment rendu au Qatar pour une consultation, se souvient d'avoir rencontré un garçon de quatorze ans qui avait perdu sa jambe après avoir été piégé sous des débris. Il avait passé une journée sous les débris en tenant la main de sa mère d'accablée. « Ce sont des personnes vulnérables au milieu de la tempête », a-t-il déclaré.

Pour combler les heures creuses, des bénévoles et des fonctionnaires du ministère du développement social et de la famille du Qatar organisaient des cours d'art, de musique et de thérapie sportive pour les enfants. Pourtant, de nombreux résidents ont passé la fin de l'après-midi à s'amuser sur le gazon artificiel. Des femmes ont conduit des enfants jusqu'à une table pliante où un maquilleur leur a dessiné des masques de Spider-Man et des drapeaux palestiniens sur les joues. Puis les femmes se sont dirigées vers les poufs et les ont mis en cercle, où la plupart se sont assis en regardant au loin, jusqu'à ce qu'un enfant en pleurs arrive et demande de l'attention.

Par un après-midi ensoleillé, je me suis allongé sur des poufs avec Iman Soufan, une bénévole palestinienne de 33 ans qui dirigeait une thérapie par l'art. Pour encourager les enfants à se connecter à quelque chose de positif, Soufan m'a expliqué qu'elle leur avait demandé de dessiner leur endroit préféré à Gaza. Une fillette de huit ans a dessiné sa grande maison joyeuse, puis a ajouté une flaque de sang à côté. Soufan m'a montré une photo du dessin et la légende, qui disait : « La guerre détruit Gaza. Mon père est martyr. Mon grand-père est martyr. Ma grand-mère est martyrisée. Mon oncle est martyrisé. Mon cousin est martyrisé. »

Pendant que nous parlions, des enfants curieux se sont rassemblés autour de nous. Lorsqu'un avion passait au-dessus de leur tête, ils restaient immobiles, observant l'arc de cercle qu'il traçait dans le ciel. Cette réaction est fréquente chez les enfants qui ont subi des frappes aériennes, m'a dit plus tard un psychologue de l'école. Une bande de préadolescents, qui connaissaient peu l'anglais, s'est immiscée dans la conversation pour poser des questions d'ordre politique. Ils ont énuméré les noms des dirigeants mondiaux et ont haussé les sourcils, me demandant de lever ou de baisser le pouce. « Biden ? », demandaient-ils. « Blinken ? » Je me suis dit qu'il était peu probable que des garçons américains de leur âge connaissent le nom du secrétaire d'État américain, mais, pour ces enfants, de tels personnages semblaient tout-puissants. Certains n'avaient pas envie de parler à un journaliste américain. Un garçon nommé Ahmed, le visage couvert de cicatrices d'écclats d'obus, m'a crié « Masalama ! » alors qu'il passait en trombe sur un scooter. « Au revoir ! »

Les plus petits ont grimpé sur nos genoux, demandant en arabe à Soufan de traduire leurs histoires. Ils n'avaient entendu poser des questions à d'autres enfants blessés, et maintenant ils voulaient avoir leur chance. Muhanad, qui avait huit ans et dont deux dents de lait sortaient de la bouche, s'était retourné dans son fauteuil roulant. Il avait perdu sa jambe droite lorsqu'un plafond s'était effondré sur lui lors d'une attaque israélienne, a-t-il expliqué, après avoir suivi son père parti acheter du sucre. Il s'est dit à voix haute qu'il avait fait une erreur en quittant la maison (son père, dit Muhanad, a également été gravement blessé). Il était coincé à Gaza, sans autorisation d'évacuation). Je lui ai demandé ce qu'il préférait au Qatar. « Je suis heureux de pouvoir rencontrer en vrai les personnes qui m'ont aidé », a répondu Muhanad en souriant. Il a mis ses mains en coupe et les a réunies devant sa poitrine, formant ainsi un cœur.

Dina Shahaiber, la voisine de Gazal, âgée de quatre ans, écoutait non loin de là dans son fauteuil roulant. Vêtue d'un survêtement de velours, sur la manche duquel on pouvait lire « Perfect », elle balançait distraitement son moignon gauche sur le bras de son fauteuil roulant. « Si vous trouvez cette histoire triste, il faut que vous écoutiez la mienne », propose-t-elle. Dina ne se souvenait pas de la façon dont elle avait été blessée, mais elle pensait, comme Muhanad, que c'était de sa faute. « Si j'étais restée là l'intérieur ce jour-là », m'a-t-elle dit. Avant de perdre sa jambe, elle était en grande partie responsable de l'approvisionnement en eau fraîche de sa famille, montant et descendant les escaliers pour remplir un grand réservoir situé sur le toit. « J'étais le bras droit de ma mère », dit-elle fièrement. « Mon oncle m'a demandé s'il pouvait m'échanger contre son fils. Mais maintenant, mon cousin est mort et j'ai perdu ma jambe. Je me sens tellement inutile. »



Gazal et une amie sont assises ensemble pendant que sa mÃ¨re leur sert un repas.



Gazal et sa petite sœur, Aileen.

Plus tard dans l'après-midi, j'ai rencontré la mère de Gazal, Ridana Zukhara, âgée de vingt-quatre ans et au visage enfantin, dans le salon au carrelage blanc de leur appartement immaculé de deux chambres. Le mari de Ridana, Bilal, et son fils de trois ans, Yusef, sont bloqués dans un camp de réfugiés à Rafah. Pour éviter de s'inquiéter constamment, Ridana, qui quitte rarement l'appartement, frotte les appareils électroménagers flambant neufs de la cuisine moderne. Elle est encore étonnée par le choix qu'elle a fait d'vacuer avec Gazal et sa fille encore bébé, Aileen, alors que son fils restait en danger. « Yusef ne comprend pas pourquoi j'ai pris Gazal et j'ai laissé derrière moi », dit-elle. Elle a fait basculer les chaises de la salle à manger sur la table pour balayer en dessous et a préparé les lits dépliés recouverts de couettes blanches moelleuses.

Gazal jouait sur le sol immaculé de l'appartement avec Aileen, âgée de trois mois, qui regardait depuis un siège de voiture. Potelée et de la taille d'une miche de pain, Aileen poussait des cris bon enfant sous une couverture *Hello Kitty* rose tandis que Gazal bavardait avec une imitation de poupée *Barbie* à la chevelure sauvage, habillée en mariée. Elle a plié la jambe gauche en plastique de la poupée derrière elle et l'a promenée sur le sol à sa droite. « C'est Gazal quand elle se mariera », annonça-t-elle. Ridana fait la moue. Elle ne voulait pas que Gazal transforme la poupée en amputée. Elle rappelle à Gazal qu'elle aura bientôt une nouvelle jambe, même si cela semble impossible à comprendre pour la petite fille de quatre ans.

Parfois, lorsque Gazal se levait du lit, elle essayait de se servir de sa jambe gauche manquante et tombait. Ces moments étaient difficiles, dit Ridana, mais Gazal pleurait moins sa jambe que son père et son frère. Elle demandait sans cesse à sa mère quand ils allaient venir à Doha. « Ils nous ont dit qu'ils viendraient lorsqu'il y aurait un cessez-le-feu », dit Ridana à propos des responsables qataris. « Mais quand cela se produira-t-il ? »

À Rafah, Bilal et Yusef vivent dans une tente près de la frontière égyptienne. « Ils sont frigorifiés », dit Ridana. Ils n'ont pas de réseau téléphonique dans le camp, alors la plupart des jours, Bilal marche pendant des heures pour envoyer à sa femme une vidéo de Yusef. Dans l'une d'elles, que Ridana montre, Yusef remplit ses poches de cailloux en prétendant qu'il s'agit d'argent. Dans une autre, il est allongé sur un tapis de couchage boueux, sans réaction. « Il a perdu beaucoup de poids et son visage est jaune », murmure Ridana. Pendant que nous regardions, un message est arrivé sur *WhatsApp* de la part de sa sœur, qui venait d'accoucher dans le camp de réfugiés de Rafah. « Habibi, ma sœur, j'espère que vous allez bien. S'il vous plaît, envoyez-moi des photos des filles. Elles me manquent tellement. Es-tu en contact avec ton mari ? » Rafah est dangereux, mais la famille est surtout préoccupée par les conséquences de la séparation avec Yusef sur Ridana. Lorsqu'elle ramène des plats de nourriture sur des plateaux en plastique noir remplis de houmous et de pita, elle laisse les siens intacts. « Comment puis-je manger quand mon fils n'a rien à manger ? » me demande-t-elle.

Pour les familles séparées, ainsi que pour les personnes piégées à Gaza, le bilan de la crise en termes de santé mentale continue de s'alourdir. Au cours des premiers mois du conflit, le *Programme de santé mentale de la communauté de Gaza* (G.C.M.H.P.), la principale organisation de santé mentale de la bande, a cessé ses activités. Il y a deux semaines, à Rafah, il a repris

certains de ses programmes. « Nous ne pouvons plus attendre qu'un cessez-le-feu ait lieu pour nous occuper de la santé mentale », déclare Yasser Abu-Jamei, psychiatre et directeur du G.C.M.H.P., par téléphone depuis Rafah. Abu-Jamei est également diplômé et vit dans une tente à Rafah. Avec une équipe de professionnels de la santé mentale, il se rend dans les camps pour parler aux familles et apporter les premiers soins psychologiques. Ils travaillent avec des enfants traumatisés, en essayant de les aider à trouver un endroit sûr à proximité. « Si nous ne trouvons pas d'endroit sûr, nous aidons les enfants à imaginer un endroit sûr », explique-t-il. Ils travaillent également avec les parents désorientés par le mauvais comportement de leurs enfants et, avec l'aide de l'Organisation mondiale de la Santé, ils fournissent des médicaments psychotropes aux adultes, bien que ces médicaments, comme la plupart des médicaments, soient rares.

En plus de proposer des traitements, le programme de santé mentale de la communauté de Gaza a mené des études cliniques sur les traumatismes chez les enfants. Samir Qouta, psychologue qui a fondé le département de recherche du G.C.M.H.P. en 1990 et qui enseigne aujourd'hui à l'Institut de Doha, a mené des recherches sur des sujets tels que les rêves des enfants et la relation entre le traumatisme et l'attachement maternel, ainsi que sur les aspects fondamentaux du développement de la résilience. « Les expériences traumatisantes ne blessent pas nécessairement les enfants », déclare M. Qouta un après-midi dans son bureau de Doha. « Il existe de nombreux facteurs qui atténuent les traumatismes : la créativité, la narration d'histoires et, surtout, le lien étroit qui unit l'enfant à sa mère. »

Bien que de nombreux résidents du complexe restent rivés sur leurs téléphones et aux grands écrans plats que le Qatar a installés dans leurs appartements, suivant les informations en provenance de Gaza pour s'assurer du sort de leurs familles, Ridana garde leur poste de télévision teinté pour le bien de Gazal. « Elle a déjà vu tellement de choses traumatisantes », déclare Ridana. « J'essaie de limiter ce qu'elle entend et voit. »

Gazal parle rarement de son expérience à Gaza. Ridana ne l'encourage pas à le faire. Pourtant, sa fille montre des signes d'anxiété et d'aversion spécifiques. Elle se tient à l'écart de toute personne vêtue de blanc parce qu'elle lui rappelle le personnel de l'hôpital. Elle exige que Ridana dorme dans son lit et, même dans le sommeil, elle ne veut pas lâcher sa mère. « Je ne peux même pas aller aux toilettes », dit Ridana.

Salsabeel Zaeid, une psychologue qui travaille avec les enfants et les familles dans l'enceinte de l'hôpital, déclare que cette hypervigilance est fréquente chez les enfants qui ont subi une perte extrême. De nombreux enfants amputés à Doha souffrent de « dépression, d'anxiété, de troubles de la concentration, d'agitation, de nausées, de troubles du sommeil, de crises d'angoisse, de désespoir », a-t-elle déclaré. « Ils sont en larmes et en proie à la culpabilité », a-t-elle ajouté. Les enfants souffrent d'une forme de culpabilité du survivant (« *survivor's guilt* »), car, contrairement à leurs amis et aux membres de leur famille, « ils sont arrivés dans un autre pays et leurs besoins fondamentaux sont satisfaits ».

Ridana avait emmené Gazal à la clinique de santé mentale du complexe pour voir si Gazal pouvait bénéficier d'un entretien avec un thérapeute. Mais lors du rendez-vous, Gazal est effondrée, pleurant tout le temps et disant à sa mère de répondre aux questions. « Cela l'a encore plus fait souffrir », a déclaré Ridana. Elle est souvenue de ce que le thérapeute lui

avait dit à propos de l'attachement, à savoir que le lien maternel faisait partie intégrante de la capacité de Gazal à grandir. Ridana a ajouté : « Pour l'instant, ce dont elle a besoin, c'est de sa mère et ses sœurs. »



Gazal sur le terrain de jeu avec ses amis.

Eliza Griswold, collaboratrice au *New Yorker*, a remporté le prix Pulitzer 2019 de la non-fiction pour son roman *Amity and Prosperity*. Son dernier livre est *If Men, Then : Poems*.

Source : [The New Yorker](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date création
2024/03/22